

Chronique

Il est donc vrai qu'en plein dix-neuvième siècle, ce beau siècle que j'admire à cause de ses progrès, il est encore des gens qui pensent encore et agissent comme on pensait et on agissait au seizième siècle, qui croient encore aux feux-follets, aux loups-garous, aux chasses-galleries, etc. Je ne le croyais pas : je viens d'en avoir la preuve.

Dans notre siècle, tout le monde est un peu médecin. Je n'en suis pas plus exempt qu'un autre. L'autre jour donc quelqu'un me demandait une prescription pour faire tomber les verrues, voici ce que j'entendis à mon profond étonnement. Lorsque j'eus donné ma recette, un jeune homme *qui va voir les filles* et qui se prétend quelque chose, s'avance vers moi et de l'air le plus sérieux du monde : "Excusez-moi donc m'sieu si j'vous interboulise, moi j'su pas ben instruit, mais j'ai jamais eu confiance à tous ces médicaments de docteurs là. Tenez la mère cheu nous, al était pas battue pour faire passer le mal de dents, les crampes et pi bien d'aut' p'tites choses comme ça. Eh ben ! savez-vous quoi est-ce que c'était son remède pour faire passer les verveuses ? Non ch ? Eh ben ! v'la : A vous faisait tout simplement frotter la verreuse avec un morceau de lard. Après que vous aviez fini, vous preniez le morceau de lard vous l'enveloppez dans un morceau de gazette (sic) pour en faire un p'tit paquet. Vous attachiez ça comme i faut avec un p'tit bout d'ficelle et pi vous partiez les yeux fermés. Vous marchiez comme ça et pi vous jetiez votre paquet n'importe éyou sans regarder, pi vous vous en reveniez tranquillement à la maison. Dans huit jours vous étiez sur de voir passer votre verreuse, et pi le premier homme qui ramassait votre paquet attrapait votre verreuse."

Mon homme avait débit tout cela sans sourire et sans broncher d'une ligne. Je le regardai tout abasourdi. "Et vous croyez cela," lui demandai-je ? "Moé, si j'cré ça ? Ben j'cré ben que j'cré ça ; j'm'en ai ben assez fait passer de ces affaires-la comme ça quand j'étais p'tit." Le pauvre homme avait tellement répété la chose qu'il avait fini par y croire.

Après cela, on s'étonnera de voir les gens consulter les planchettes.

Ces fameuses planchettes, en a-t-on assez parlé depuis quelques temps ? Planchettes ici, tables tournantes là, spirites ici, mediums là, chacun en a dit son mot, ce qui a eu l'avantage de lui donner l'aspect du fruit défendu auquel chacun veut goûter. Les collègues mêmes ne sont pas exempts de curieux qui, entendant parler de spiritisme, veulent pouvoir en parler avec connaissance de cause. Ceci me rappelle une aventure arrivée pendant mon année de belles lettres.

Quatre jeunes gens, dont j'étais presque du nombre, cherchaient depuis longtemps l'occasion d'exercer leur puissance magnétique sur une table tournante. S'il est un Dieu pour les ivrognes, il en est un aussi pour les élèves dissipés et entreprenants. (?) C'est du moins ce que nous nous disions un soir que le heureux hasard nous avait réunis dans la grande salle de récréation où, chose inouïe jusque-là, nous nous trouvions sans un maître. Il faisait noir comme chez le loup.

—Est-ce toi Edmond ?
—Oui, qui est là ? Jos ?
—Oui eh toi ?
—Eh toi ?
—Bon pas de bruit, voilà le temps d'opérer. Personne ici ?

—Non.
—As-tu bien fermé la porte à clef ?
—Oui, oui, tout est correct.

Nous nous plaçons autour d'une petite table sur laquelle nous avons l'habitude de jouer aux dames. Les mains appliquées de la manière voulue, nous attendons avec anxiété, mais, bernique ! la malheureuse table reste froide et muette. D'impatience, et craignant d'être surpris, nous allions nous retirer, lorsqu'une voix étrange s'éleva tout à coup, semblant partir du dessous de la table... "Que voulez-vous ici ?" disait cette voix.

J'avais bien entendu dire que les tables tournaient, mais de tables parlantes je n'avais eu la moindre idée. Aussi, au son de cette voix, je ne me sentis pas bien rassuré. Deux autres de mes compagnons étaient terrifiés, mais un troisième, le plus brave de tous, dit :

—Nous voulons savoir les réponses du baccalauréat.

Il était en rhétorique, et l'on était à la veille des examens.

—Les réponses, vous les aurez demain. Pour le moment, vous allez me remettre vos clefs et aller vous coucher, répondit la même voix d'un ton sévère et tout à fait compréhensible.

Je n'e-saierai pas de vous peindre notre stupeur : dans l'esprit évoqué, nous venions de reconnaître monsieur le directeur. Inutile d'ajouter que la séance de spiritisme en finit là.

Depuis, je n'ai jamais consulté les tables tournantes ni les planchettes, et je crois que mes amis aussi en furent guéris pour longtemps.

* * *

Dans ses *Originaux et détraqués*, Louis Fréchette a parlé de Chouinard, Oneil, etc., mais je crois qu'il a oublié Larue autre type bien connu à Québec.

J'ai beaucoup entendu parler de Larue, pas assez cependant pour intéresser mes lecteurs ; mais les quelques anecdotes que l'on raconte de lui me font désirer d'avoir sur sa vie des détails plus complets.

Larue avait un défaut. Qui n'en a pas ? Il aimait un peu trop la goutte. Un jour qu'il avait levé le coude plus que d'habitude, il était appuyé à un poteau de gaz et ne cessait de répéter, avec un petit sourire de satisfaction :

—Ça...a passe, ça...a passe (Larue bégayait). Quelqu'un arrive et lui demande :

—Eh bien, Larue, qu'est ce qui passe comme cela ?

—C'est...é les mai...sons qui passent, et pi j'a. attend q...q. que la mienne passe pour rentrer.

J.-N. LANDRY.

TOUS NORMANDS



les arrivages nous venaient de la Normandie, du Perche, de la Beauce et de l'Anjou.

Le dictionnaire de M. Labbé Tanguay nous montre approximativement la date de l'arrivée de chacun des colons de la Nouvelle-France depuis 1608 à l'année 1700. Pour quiconque veut se donner la peine de relever ces notes intéressantes, il est visible que, jusqu'à 1660,

Le chiffre de cette population, en ne tenant compte que des hommes, est beaucoup moindre que celui des arrivants qui, de 1660 à 1700, sont venus du Poitou, des pays avoisinants la Rochelle, de la Gascogne et de toute cette région qui forme la côte ouest de la France.

Une question se pose : Comment se fait-il que le nombre des gens de l'Ouest n'ait pas combattu celui des gens du Nord, quant à l'influence qu'ils pouvaient exercer sur les us et coutumes de la population et surtout dans le langage, car il est bien certain que le mode de vie, surtout en ce qui concerne l'agriculture et le langage chez les anciens Canadiens reflétaient les pratiques du nord de la France. Ceci n'a pas encore été étudié. Il n'en est pas moins vrai que tout ce qui nous concerne dans les habitudes de la vie sociale révèlent un accointance directe et unique avec la Normandie et la Perche, et peut être plus avec la Perche que la Normandie et la Beauce. Alors la couche qui s'est produite après 1660 s'est donc moulée sur la population antérieure à cette date, laquelle s'en est emparée et en a fait un tout homogène avec ses éléments propres. C'est bien en effet ce qui a eu lieu.

Les cultivateurs, car ils étaient tous gens de la terre, qui avant 1660 s'établirent au Canada, arrivaient ici jeunes mariés, ayant déjà quelques enfants, pour la plupart au moins. Ces familles s'établirent à demeure et se développèrent. Les garçons, en bon nombre, se jetèrent dans les bois aux gages des compagnies de traite qui faisaient de la pelleterie leur principal commerce, mais les filles restaient sur la terre paternelle, et il vint une époque, autour de 1660, où elles furent trop nombreuses pour le nombre des garçons qui pouvaient les épouser. Lors donc qu'arrivèrent les garçons de Poitou, de l'Angoumois, de la Rochelle, de la Gascogne, tous gens non mariés, remarquons-le, il y eut double transformation dans ce nouveau personnel. La loi était rigide : tout nouveau venu devait fournir un stage de trois années chez un ancien cultivateur avant que d'obtenir une terre pour lui-même. Il en résulta ce double effet que, d'une part, les nouveaux colons apprirent à cultiver d'après la manière de la Normandie et surtout de Perche, qui était prédominante parmi nous et, d'un autre côté ils épousèrent les filles, soit nées en France et venues ici toutes jeunes, ou de naissance canadienne, qui les conservèrent dans les pratiques et habitudes inhérentes à leurs familles, par conséquent l'immigration postérieure à 1660 n'a apporté qu'un simple contingent à la masse déjà acquise, sans pouvoir imprimer son cachet sur l'ordre de choses établi.

Est-il besoin de recourir à des dissertations pour retrouver la cause de l'homogénéité de notre race lorsque l'on nous représente les Poitevins, les Rochelais, les Gascons, comme ayant fourni la moitié des éléments qui constituent le fond premier de la nation canadienne-française. Ces trois immigrations n'ont pas pu se maintenir avec leurs caractères distincts, sauf peut-être la touche gasconne qui est restée dans les allures des Canadiens-Français et que l'on retrouve dans les vantardises de tous les jours.

J'en conclus que nous sommes Perche-rons, par la forme et par le fond, Normands aussi mais très peu Beaucerons, et encore moins Poitevins, et Rochelais.

Dans tout cela il n'y a point de place pour les soldats du régiment de Carignan et la lettre en est grosse parceque si, toutefois, il y en a eu d'établis en Canada, ces hommes venaient de diverses parties de la France et ont subi l'absorption en épousant les filles de nos cultivateurs de Perche et de la Normandie.

BENJAMIN SULTE.